Aucun de ses acolytes ne se montrait aux alentours, et cependant l'hélice se mit en mouvement, le vapeur s'éloigna lentement de l'embarcadère et gagna le milieu du fleuve, divisant de son étrave le courant paresseux.

Qui avait entendu l'ordre de marche?

Cela, je ne le sus jamais.

Au surplus, le « capitaine » gagna la « cabine du pont » et disparut, me laissant tout à mes réflexions.

Pas folâtres, ces réflexions. Se trouver seul, sur un bateau monté par un équipage de bandits, dont on n'a rien de bon à attendre, voilà qui apparaît suffisant pour susciter des pensées moroses.

Il faudrait, en vérité, posséder une gaieté particulièrement robuste pour se sentir porté à rire en pareille situation.

Mais ce que je voyais ne me parut bientôt plus assez sinistre; je retombai dans mes doutes concernant la personnalité de Tanagra et d'Ellen.

Il me suffit pour cela de me remémorer certaines phrases de mon geôlier;

« L'heure ni le lieu ne sont favorables pour vous apprendre quelle est la *cinquième victime* »

A l'instant encore, n'avait-il pas dit en outre :

« Je suis plus satisfait que vous ne vous l'imaginez, X. 323 m'égratigne, je le frappe au cœur. »

Au cœur. Quel coup lui pouvait être plus douloureux que la mort de ma chère Ellen? Le passé défilait devant mes yeux en tristes images. Le cinématographe moral se déclanchait de nouveau en moi.

Oui, oui, naguère, la seule fois où j'avais vu X. 323 vaincu, pourquoi l'avait-il été?...

Uniquement parce que Ellen, alors pensionnaire à Londres, avait été enlevée de son institution et était menacée de mort par le terrible monomane du crime, le comte Strezzi.

X. 323, pour sauver la jeune fille, s'était livré à son ennemi. Tanagra, elle, avait immolé son cœur, renonçant à devenir mistress Max Trélam. C'était dans ce chaos tragique que, affolé, jouet des circonstances, ma volonté chavirée par les heurts du destin, j'avais été conduit, en dehors de ma propre volonté, à épouser ma chère Ellen, alors que je sollicitais auparavant la main de la pensive Tanagra.

Si Ellen était morte aujourd'hui, si elle était la victime du crime du chemin de fer d'Alexandrie, certes X. 323 était atteint en plein cœur.

En plein cœur également si la trépassée était Tanagra!

Un phénomène étrange s'accomplissait en mon esprit. La défunte ne pouvait être à mes yeux que l'une ou l'autre des deux sœurs. Je n'admettais plus à présent la version de la jeune femme inconnue.

Le steam avait passé sous le grand pont du Nil, il descendait le bras du fleuve coulant entre les quais de Boulak et la rive de l'île (Gésireh) du même nom.

L'hippodrome de l'île, l'ouverture du canal Ismaïlieh, au bord duquel la villa de l'Abeille avait abrité un bonheur aujourd'hui disparu, sollicitèrent mes regards. Puis ce fut le port de Boulak, l'hôtel de Ghez-Pal, aux toitures pointant parmi les frondaisons de son jardin touffu. Sur la rive gauche, je reconnus la bourgade d'Embabé, au Nord de laquelle s'étendent les vastes plaines où se livra, le 21 juillet 1798, la bataille des Pyramides.

Une dépression du terrain me permit d'apercevoir, bien loin dans la direction du Sud, les profils géométriques des monuments funèbres édifiés par l'orgueil des Pharaons, Khéops, Khéphren, Menkeouré, et au pied desquels le Sphinx, ses grands yeux immobiles ouverts sur l'infini, semble une représentation du rêve.

Hélas! la vanité humaine fut de tous les temps. Le Sphinx n'était qu'une statue destinée à perpétuer à travers les siècles les traits de Amenhemet III, souverain de la XXIIe dynastie. A quoi vais-je penser à cette heure où mon âme gémit avec l'impression lancinante que chaque tour d'hélice me rapproche d'un épilogue fatal, dont je frissonne par avance!

Encore une preuve du peu de maîtrise que l'humanité exerce sur la direction de l'esprit.

L'île de Boulak, le palais khédivial de Choubra, les rives couvertes de champs cultivés où serpente le réseau compliqué des canaux d'irrigation, les îles nombreuses qui se succèdent, tels les grains d'un chapelet géant au milieu des eaux Niliaques.

La dahabieh marchait à grande vitesse. Son maître devait avoir hâte d'arriver et il lui communiquait son impatience.

Continuant sa course nocturne, la lune se rapprochait de l'horizon et les premières clartés de l'aube blanchissaient l'orient du ciel, quand le vapeur stoppa un peu en avant d'un village que j'ai su depuis être Khatâtébé.

On me fit débarquer, on m'enferma dans une cabane, sous la garde des drôles qui m'avaient escorté déjà, et le « capitaine » me laissa là, sur ces paroles :

« On va vous apporter à déjeuner, Max Trélam. Nous séjournerons ici tout le jour. Reposez-vous, car nous aurons à fournir une longue étape la nuit prochaine. »

Chose singulière, en dépit de mes préoccupations, je m'endormis aussitôt que j'eus pris quelque nourriture. La faculté du sommeil est l'une des plus précieuses.

Elle permet la reconstitution des forces, au milieu de fatigues, de tristesses que, sans elle, on serait inapte à supporter.

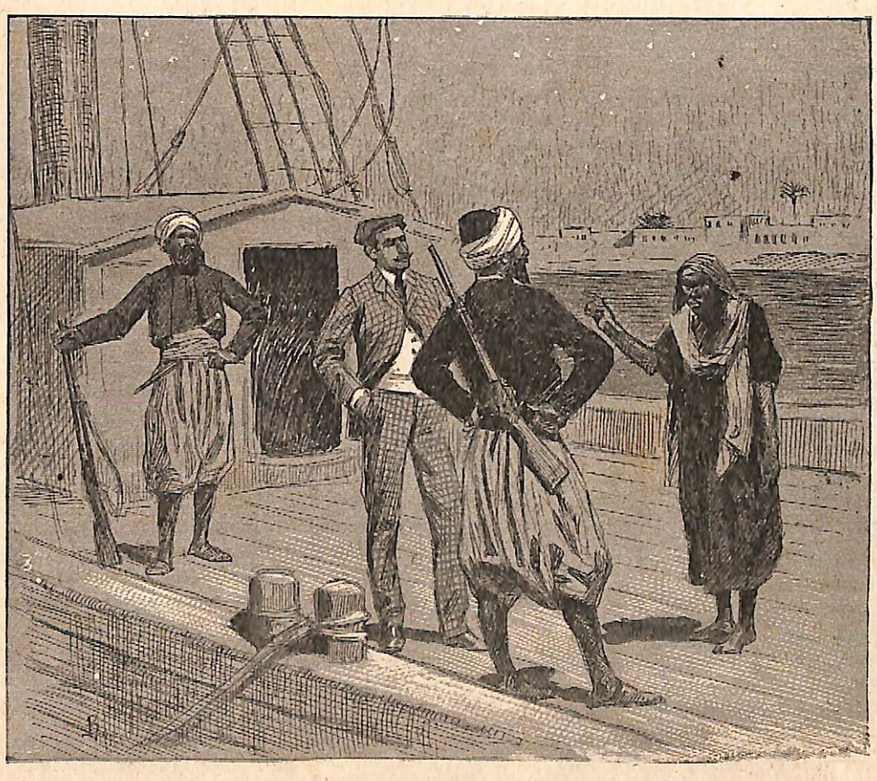
Au demeurant, le traitement auquel je m'étais trouvé soumis depuis vingt-quatre heures justifiait pleinement le besoin physique de repos.

Quand je repris conscience de vivre, la journée était avancée. Mes gardiens jouaient aux *six dés*.

Le choix du jeu m'étonna. Les *six dés* sont spéciaux aux provinces nord de l'Autriche, c'est un jeu essentiellement slavo-tchèque.

Les coquins à la solde de mon persécuteur appartenaient-ils au groupe slave de l'empire austro-hongrois? Pouvais-je inférer des Six, dès une probabilité quant à la nationalité du « capitaine »?

(*A suivre.*) PAUL D'IVOI.



LES DIX YEUX D'OR

« Que veux-tu, vieille sorcière? » lui dit-il d'une voix rude. (P. 136, col. 2.)

Les derniers vestiges d'une tribu affranchie

Les Indiens Seminoles

On peut dire désormais de ces Indiens qu'ils sont bien les « derniers Peaux-Rouges », en ce sens que, de toutes les races autochtones des Etats-Unis d'Amérique, ils sont les seuls à garder un semblant d'indépendance, à vivre à peu près de leur vie propre.

Ils habitent actuellement l'intérieur de la grande presqu'île de la Floride, au cœur d'une vaste région essentiellement marécageuse et malsaine, appelée l'Everglade, et où il est presque impossible de pénétrer.

Rien de plus traître que cette région. Le voyageur ou le chasseur qui s'aventure dans les épaisses forêts qui la recouvrent en partie est exposé à chaque pas à se voir engloutir par des poches de sable mouvant. Il croit avoir devant lui une prairie verdoyante, et il tombe soudain dans une eau croupie dissimulée sous une couche de gazon aquatique.

voure admirable; la guerre des Séminoles compte même parmi les grandes guerres que les Etats-Unis ont eu à soutenir depuis leur fondation. Après des années de combats incessants, les Séminoles finirent par se rendre, et le gouvernement américain leur accorda des conditions honorables. Un vaste district leur fut assigné dans le territoire indien, et ils y constituèrent une des « Cinq Nations Civilisées ». Mais plusieurs bandes d'irrédendistes refusèrent d'accepter leur déportation et, après une évasion mémorable, retournèrent dans leurs forêts natales.

Comme ils s'étaient réfugiés dans une région impropre à la colonisation blanche, comme, d'autre part, ils ne demandaient qu'à vivre seuls, sans molester les colonies nouvellement fondées, on les laissa tranquilles. Les statistiques les plus récentes évaluent à moins de 400 têtes l'effectif de la tribu.

Comme on le voit par nos photographies, ils dédaignent l'usage du pantalon, et il faut convenir que ce vêtement leur serait une gêne plutôt qu'un confort, car il leur faut, à chaque instant, marcher dans une eau qui leur monte au moins jusqu'à la ceinture.

En revanche, les jours de fêtes, ils portent de curieuses tuniques et d'étranges coiffures qui nous ramènent à plusieurs siècles en arrière, quand la Floride était possession espagnole.

A. LEBLANC.

Vivant dans un pays marécageux, les Seminoles dédaignent l'usage du pantalon.

Refusant d'accepter la déportation, plusieurs bandes d'entre eux retournèrent dans leurs forêts natales.

J'ajoute que les eaux de l'Everglade sont hantées d'alligators, comme ses forêts le sont de serpents venimeux et de fauves redoutables. C'est probablement le seul coin des Etats-Unis où le jaguar se soit maintenu.

Seuls, les Indiens savent circuler sur ce terrain mouvant. Ils se servent, pour la traversée des immenses marécages, de barques d'écorce à quille plate, qu'ils enlèvent au-dessus des herbes en s'aidant de perches.

Les Séminoles formaient encore, au milieu du XIXe siècle, une puissante nation. Quand les blancs vinrent les déranger dans leur pays, ils se défendirent avec une bra-

LES INDIENS SEMINOLES

Les jours de fêtes, ces Indiens portent de curieuses tuniques et d'étranges coiffures qui remontent à plusieurs siècles en arrière, quand la Floride était possession espagnole.

LA CHASSE AUX LOUPS EN AUTOMOBILE

Partis en forêt dans cette cage roulante, les chasseurs s'arrêtent dans une vaste clairière où ils aperçoivent les carnassiers qui sortent des profondeurs du bois. Quand les loups sont à proximité suffisante pour être atteints à coup sûr, des quatre coins de la citadelle mobile éclate une fusillade meurtrière.

AU PAYS DES BOYARDS

La Chasse aux loups en automobile

Un riche boyard d'une province orientale de la Russie vient de tenter l'utilisation de la science moderne pour la chasse aux loups.

Jusqu'alors, il s'était, comme tous les seigneurs du pays slave, contenté du traîneau tiré par de solides et sauvages coursiers, que l'apparition et le hurlement des loups n'effrayaient pas trop.

Mais quand les sauvages bêtes arrivaient en troupes nombreuses, elles formaient devant les chevaux un rempart vivant qui arrêtait la course des traîneaux.

En vain les trois ou quatre chasseurs montés sur le traîneau tiraient-ils, à bout portant, sur les loups agresseurs: à mesure que quelques-uns tombaient, frappés par les balles, d'autres arrivaient du fond des bois arides et blanchis de neige. En sorte que ce qui ne devait être qu'une chasse utile et libératrice devenait une aventure périlleuse, non seulement pour les chevaux, mais encore pour les hommes.

Mais le boyard conçut l'idée de remplacer le traîneau à traction animale par le traîneau automobile. Et il le fit construire d'après ses propres indications.

Si le *traîneau* avait été seulement un traîneau glissant sur des patins, on conçoit que jamais il n'aurait pu se déplacer et avancer par une force automotrice.

Il faut que le moteur actionne des roues et les fasse tourner. Si une locomotive n'avait pas de roues, la vapeur aurait beau gronder et battre, la machine resterait éternellement immobile.

Le boyard comprit donc qu'un traîneau automobile était, à proprement parler, impossible. Aussi, sous le véhicule, qui reposait sur quatre patins, fit-il établir une roue large à palettes de fer, pareille aux roues des remorqueurs, que l'on appelle des tambours.

Ainsi, les palettes de la roue, qui était actionnée par le moteur, mordaient le sol et faisaient avancer ce char d'un genre nouveau.

Le boyard le transforma en citadelle. Il fit établir au-dessus de la place réservée aux chasseurs une cage en épais fils de fer. A travers les mailles, on pouvait passer le canon d'un fusil, afin de tirer sur les loups, tout en étant à l'abri de leurs attaques et de leur rage.

Cela fait, le boyard commença sa première chasse avec trois de ses amis, habiles tireurs, qu'il avait invités à cette sensationnelle aventure.

L'auto-traîneau arriva dans une forêt, à un endroit où le chemin s'élargit et forme une assez vaste clairière.

Là, il fit arrêter la machine; et bientôt les loups, flairant de loin la chair vivante, sortirent des profondeurs du bois.

Les chasseurs les laissèrent approcher, et quand les bêtes carnassières et sauvages furent à proximité suffisante pour qu'on les atteignît à coup sûr, des quatre coins de la citadelle mobile partirent des balles meurtrières qui atteignaient infailliblement les loups, les tuaient ou leur fracassaient quelque membre.

Pourtant, ces bêtes mauvaises, mais courageuses et tenaces, ne prenaient pas la fuite.

Lorsque la jonchée de loups paraissait suffisante au boyard, l'auto-traîneau se remettait en route.

Si des loups avaient été frappés devant l'auto, si des cadavres barraient la route, comme il eût été dangereux pour les chasseurs de sortir de la cage pour débarrasser le chemin, on passait à travers les mailles du devant une sorte de lance qui embrochait la bête.

Puis, la lance formant levier et la maille faisant point d'appui, on soulevait et l'on rejetait sur le côté le loup tué ou blessé.

Alors, l'auto-traîneau se remettait en marche.

Mais en cas de panne que fût-il arrivé si le travail de réparation eût été difficile et eût exigé la lumière du jour?

Malgré l'auto-traîneau, le boyard devra encore compter avec les loups.

LÉON CHARPENTIER.

Les Femmes et la Boxe

Les Sportswomen de Reno et de l'Adelphi

Le combat fameux de Jeffries et du nègre Johnson, à Reno, pour le championnat du monde, marque une date dans les annales de la boxe.

C'est en effet la première fois que les femmes sont admises à assister à une séance de ce genre. Jusqu'ici, en Angleterre comme en Amérique, les plus enragées sportswomen n'avaient pu contempler le spectable brutal, mais passionnant pour les amateurs, de deux hommes s'abattant mutuellement sur la face des poings capables d'assommer un bœuf. Et les femmes sont tellement sportives en Angleterre, tellement sportives en Amérique, que beaucoup auraient payé de leurs bijoux un tout petit fauteuil en face du « ring ».

Le féminisne compte donc là encore une victoire de plus. Dans la construction des arènes de Reno on a prévu l'installation de plusieurs loges réservées aux femmes. Seulement, comme c'était la première fois et que la curiosité des autres spectateurs aurait pu les intimider, on a mis des grillages aux loges. Plusieurs semaines avant le combat une cinquantaine de femmes avaient retenu leurs places.

Mais les Américaines ne détiennent pas là, comme elles pourraient le croire, un record. Avant elles, les Anglaises ont pu assister à des matches de boxe sous l'œil de la police, et ceci grâce au docteur Conan-Doyle, l'écrivain bien connu.

Dernièrement, le père du populaire Sherlock-Holmes faisait représenter à « l'Adelphi-Théâtre » de Londres une scène intitulée la « Maison Temperley ».

Dans cette pièce la mise en scène comportait la reproduction exacte d'un match de boxe. Mais, au lieu de faire jouer cette scène par deux acteurs du théâtre, Conan-Doyle avait tenu à faire engager deux boxeurs de profession. Le populaire romancier est en effet un fervent du sport et il vient encore de prouver ses connaissances en la matière dans son dernier roman sur la boxe de jadis.

« Les femmes, expliqua Conan-Doyle, ne sont pas admises dans les salles de boxe, mais on ne saurait songer à leur interdire l'entrée d'un théâtre. Elles pourront donc voir un vrai match tous les soirs à l'Adelphi.

L'auteur avait raisonné juste. En plus du nombreux public que sa pièce attirait au théâtre, il eut les applaudissemenrs des dames qu'attirait invinciblement ce spectacle nouveau tellement désiré... un vrai match de boxe.

A.-R.

LA NAISSANCE DU JOURNALISME AU JAPON

Le « Yomi-Uri »

Il fut question il y a deux ou trois ans de créer en Italie un journal téléphonique. Moyennant un abonnement, les lecteurs devaient recevoir plusieurs fois par jour les dernières nouvelles transmises à l'aide du téléphone par le bureau du journal.

J'ignore si ce projet a été mis en application, mais j'étonnerai sans doute beaucoup de lecteurs en leur apprenant qu'il y a déjà bien, bien longtemps, les habitants de Tokio qui s'intéressaient aux nouvelles du jour pouvaient, pour une somme modique, les recevoir par la... téléphonie sans fil.

Ne criez pas au miracle; gardez-vous également d'accueillir cette révélation avec un sourire sceptique. La chose était des plus simples. Le Japon de ce temps-là n'était pas ouvert au modernisme. On n'y connaissait pas encore l'imprimerie et sous le gouvernement des Shoguns le pays du Soleil-Levant manquait de beaucoup d'autres choses encore, nécessaires pour la création d'une feuille publique, même très modeste.

Le Japon à ce moment-là n'avait pour ainsi dire pas de vie publique et politique. Le mikado vivait retiré dans son palais et ne paraissait jamais. Dans la rue, il était formellement interdit au peuple de regarder le shogun, les grands daimyos et leurs suivants. On ignorait presque complètement l'existence des autres peuples. Il n'y avait un peu d'union que chez les commerçants et les artisans. Ceux-là s'intéressaient aux faits divers, aux petits côtés de la vie. De là naquit le premier journal japonais, le *Yomi-uri* (le crieur public).

Il était écrit au pinceau et recopié à un petit nombre d'exemplaires, un par crieur exactement. Le camelot (permettez-moi cette expression un peu anticipée) s'élançait dans les rues en faisant claquer ses castagnettes de bois : « Le *Yomi-uri !*... Le *Yomi-uri !* »

Tout le monde s'arrêtait, car les Japonais sont presque aussi badauds que les Parisiens. On voyait les *shoji* se soulever aux fenêtres des maisons, laissant deviner la silhouette mignonne d'une petite mousmée curieuse.

Le crieur, comme le tambour de nos villages, faisait sa lecture à haute voix : histoires de vols, de crimes ou d'accidents. Ensuite, il faisait la quête, enfilait avec une corde les pièces trouées qu'on lui donnait, pour aller continuer sa lecture dans d'autres quartiers.

Le *Yomi-uri* paraît toujours; seulement le *shimbun-uri* qui le crie dans les rues ne fait plus la lecture à haute voix. Il vend un journal très moderne, bien imprimé sur plusieurs grandes feuilles et comparable à notre *Figaro*. Le crieur n'a plus de castagnettes, mais il porte au cou une petite clochette argentine.

Le journalisme s'est tellement développé au Japon qu'en 1903 on évaluait à 2,000 le nombre des publications quotidiennes ou périodiques avec un tirage de 92,000,000 feuilles ou numéros. Ces chiffres n'ont pu qu'augmenter depuis considérablement. La ville de Tokio à elle seule compte une vingtaine de quotidiens.

Voici les titres des principaux :

Le *Kwrampo*, qui est le journal officiel;

Le *Jiji-Shimpo*, analogue à notre *Temps;*

Le *Tokio-Nichi-Nichi*, comparable aux *Débats;*

Le *Nippon*, qui est conservateur; le *Jimmin* (le Peuple), d'idées libérales; le *Yomi-uri*, déjà cité; le *Yorozu-Choho* (les dix mille nouvelles de la capitale), etc., etc.

CYRILLE VALDI.